

LE PAYS D'AUGE A TRAVERS...

Le canton de Thiberville, son histoire et son patrimoine

Michel et Thérèse Mesnil, 461 p., illustrations, Prix 22,50 euros

Certes nous sommes à la limite du Pays d'Auge, mais quelle proximité : colombages, manoirs et châteaux, églises charmantes, tout nous rappelle que nous sommes voisins, très voisins.

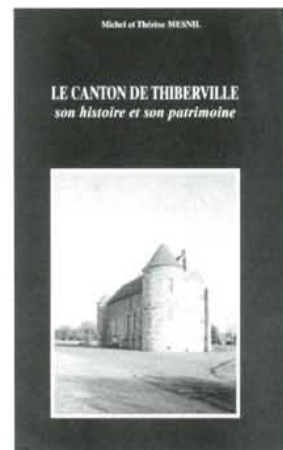
Il ne faut donc pas hésiter à se « dépayser », car le canton de Thiberville est riche de son histoire certes, mais aussi d'un patrimoine varié et très intéressant.

Les auteurs s'appuient sur des travaux sérieux et des recherches très complètes pour nous présenter les grands événements du canton, sa population et ses personnalités. La partie patrimoine détaille commune par commune les « choses à voir ». Il est aisé de se faire, à partir du livre et d'une carte, un itinéraire personnel qui nous conduira à travers le canton de Thiberville à la découverte de ses trésors.

Chaque commune est l'objet d'un historique et les bâtiments remarquables sont décrits et replacés dans leur contexte. Les illustrations (en noir et blanc) renforcent l'intérêt de la découverte de ce canton.

Michel et Thérèse Mesnil avaient fait le même travail sur le canton de Broglie.

Françoise DUTOUR



Exposition « Edouard Vuillard (1868 - 1940) ».

Galeries nationales du Grand Palais, Paris. 23 Septembre 2003 - 4 Janvier 2004.

Dans l'exposition, entre la période nabis et la partie « Je ne fais pas de portraits », le Pays d'Auge appartient à la section « Le triomphe de la lumière ».

Effectivement, Vuillard abandonne ses intérieurs intimistes pour traiter le spectacle de la ville, de la campagne et des bords de mer. Dès 1896, il explore ses premiers paysages et, à partir de 1900, il étudie les villages et lieux de villégiature de Normandie, séjours liés à ses amis Lucy et Jos Hessel. La lumière devient une composante de ses œuvres, les scènes d'intérieur sont larges et aérées, à la différence des scènes intimistes du début de sa carrière. *La terrasse à Vasouy, le jardin, le déjeuner, Annette sur la plage de Villerville*, les panneaux décoratifs commandés à Vuillard par ses marchands Josse et Gaston Bernheim pour leur maison de Bois-Lurette, leur villa d'été à Villers-sur-Mer sont les œuvres retenues pour évoquer les séjours de Vuillard en Normandie, de 1901 à 1914. On n'oubliera pas les photographies puisque Vuillard, sa vie durant, l'adopta à Paris et en villégiature.

Puisque villégiatures il y a, elles furent longues, car il fallait du temps à Vuillard pour parvenir au sentiment « de communion » nécessaire à son art. Grâce aux Hessel, Vuillard vit dans une atmosphère conviviale. Pendant les journées, se succèdent promenades à la plage, déjeuners et dîners avec des invités célèbres, excursions dans la campagne. La vie est légère et enjouée. Il paraît donc normal que cette ambiance se reflète dans les tableaux peints par Vuillard.

Toutes les œuvres confirment la nouvelle veine naturaliste exploitée par Vuillard dès 1900. Mais les critiques de l'époque soulignèrent la capacité de Vuillard, par la couleur, à traduire la réalité de la lumière et par son habileté « à envelopper les objets de lumière ». Apparemment, peu de tableaux de chevalet suggèrent les nuages de Normandie, sauf *Annette sur la plage de Villerville*. Ce furent des panneaux décoratifs interprétant et transposant, dans une lumière changeante, des objets et des personnes liés aux souvenirs de villégiatures passées avec des amis.

Il est de bon ton de mépriser la dernière partie de l'exposition « Je ne fais pas de portraits ». Mais je vois, dans les panneaux décoratifs des villégiatures, un début de l'intérêt de Vuillard pour les portraits. On ne pourra dès lors qu'admirer ceux de Jeanne Lanvin, de sa fille la comtesse Marie-Blanche de Polignac et se sentir mal à l'aise devant celui de Madame René Lecomte et de sa fille. La jeune fille a l'air rêveur, celui qui convient à son adolescence, certainement contrariée par la dureté et l'âpreté qui se dégagent du regard de sa mère. Le mobilier du salon est opulent et l'on se dit qu'il ne sert à rien d'être riche, s'il faut vivre dans une telle atmosphère de haine, atmosphère que ne connut certainement pas Vuillard avec sa mère, avec qui il vécut jusqu'à la mort de cette dernière. Il avait alors 60 ans.

Jean BERGERET

Exposition « Jean Cocteau, sur le fil du siècle »

Centre Pompidou, Galerie 1, Paris. 25 Septembre 2003 - 5 Janvier 2004.

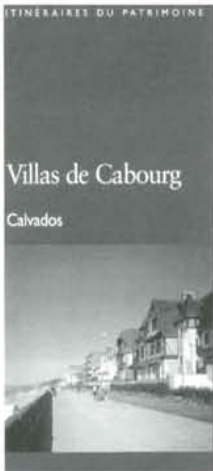
Cocteau et le Pays d'Auge ? Ce serait un peu tiré par les cheveux s'il n'y avait dans l'exposition deux parties qui rappellent notre région : « Parades » et « L'homme qui se retourne ».

Entre 1910 et 1920, le catalogue indique que Cocteau parade. Picasso, Diaghilev, Apollinaire, Stravinski, Satie sont ses centres d'intérêt successifs soit pour admirer soit pour critiquer. Et l'homme extraverti qu'est Cocteau va travailler, en 1917, pour le ballet « Parade », avec l'homme mélancolique qu'est Satie, né à Honfleur en 1866. L'argument est de Cocteau, les décors et les costumes de Picasso, la musique de Satie. Tout est cubiste. Le scandale est énorme. Des photos montrant Satie avec Valentine Hugo, des portraits de Satie par Cocteau témoignent, dès 1916, de cette collaboration entre deux hommes si dissemblables par le caractère.

« L'homme qui se retourne » évoque le règne d'Orphée, revendication moderniste du retour de la suprématie poétique sur tous les arts. Orphée, c'est le geste même de se retourner, fatal à Eurydice, mais bénéfique à Cocteau qui en fait la structure majeure de sa pensée. S'il se retourne c'est pour inventer, « réinventer sa jeunesse, se ressourcer paradoxalement dans le passé pour continuer d'entendre la jeunesse qui l'entoure ». Dans cette section, une gentille aquarelle de Joseph Wencker et un dessin, plus maladroit de Georges Cocteau, représentant tous les deux la mère de Cocteau, suggèrent le monde, si proustien des vacances au bord de la mer à Houlgate en 1888. Cocteau allait naître un an plus tard.

Jean BERGERET

Villas de Cabourg



Carmen Popesco, collection Itinéraires du patrimoine, éditions des Cahiers du temps, Cabourg, juin 2003, 48 p. Prix 6 euros.

La collection Itinéraires du patrimoine s'attache à attirer l'attention sur le patrimoine d'une ville. La station balnéaire de Cabourg est mise à l'honneur, après Villers-sur-Mer et Deauville, pour ne citer que les ouvrages portant sur la Côte Fleurie.

L'auteur, Carmen Popesco, restitue l'histoire architecturale de Cabourg, depuis sa fondation en 1854 et son inauguration officielle le 15 août 1855, jusqu'aux dernières réalisations immobilières.

Unique par son plan en éventail, Cabourg peut aussi s'enorgueillir d'un beau patrimoine de villas, même si beaucoup sont tombées sous la pioche des démolisseurs pour faire place à des ensembles immobiliers. Un regret, que la dernière partie sur les constructions récentes soit traitée de façon très rapide, alors même que ces constructions imbriquées dans le tissu urbain constituent souvent des ruptures de style ou de mauvais plagiat. Car, à partir des années 50, la physionomie de la ville change : les promoteurs, appuyés par la municipalité, installent le nouveau visage de la station qui s'oriente vers un tourisme de masse.

La visite proposée en deuxième partie invite à découvrir les villas qui sont le reflet des modes du temps. Les architectes ont ainsi ponctué la ville de petits chefs-d'œuvre que l'on peut découvrir au gré de ces routes qui nous ramènent toujours vers la mer et le casino.

Pour regarder Cabourg autrement qu'une plage, cet Itinéraire du patrimoine est une invitation à la balade à l'ombre des sycomores et des tilleuls qui bordent encore les rues.

Un guide de qualité, que l'on doit aux Cahiers du Temps, éditeur cabourgeois, à qui il revenait légitimement de mettre en pages ce patrimoine.

Françoise DUTOUR